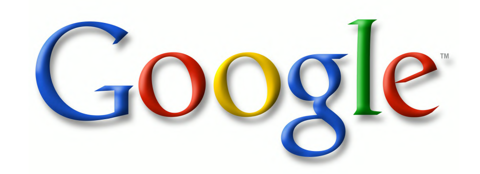
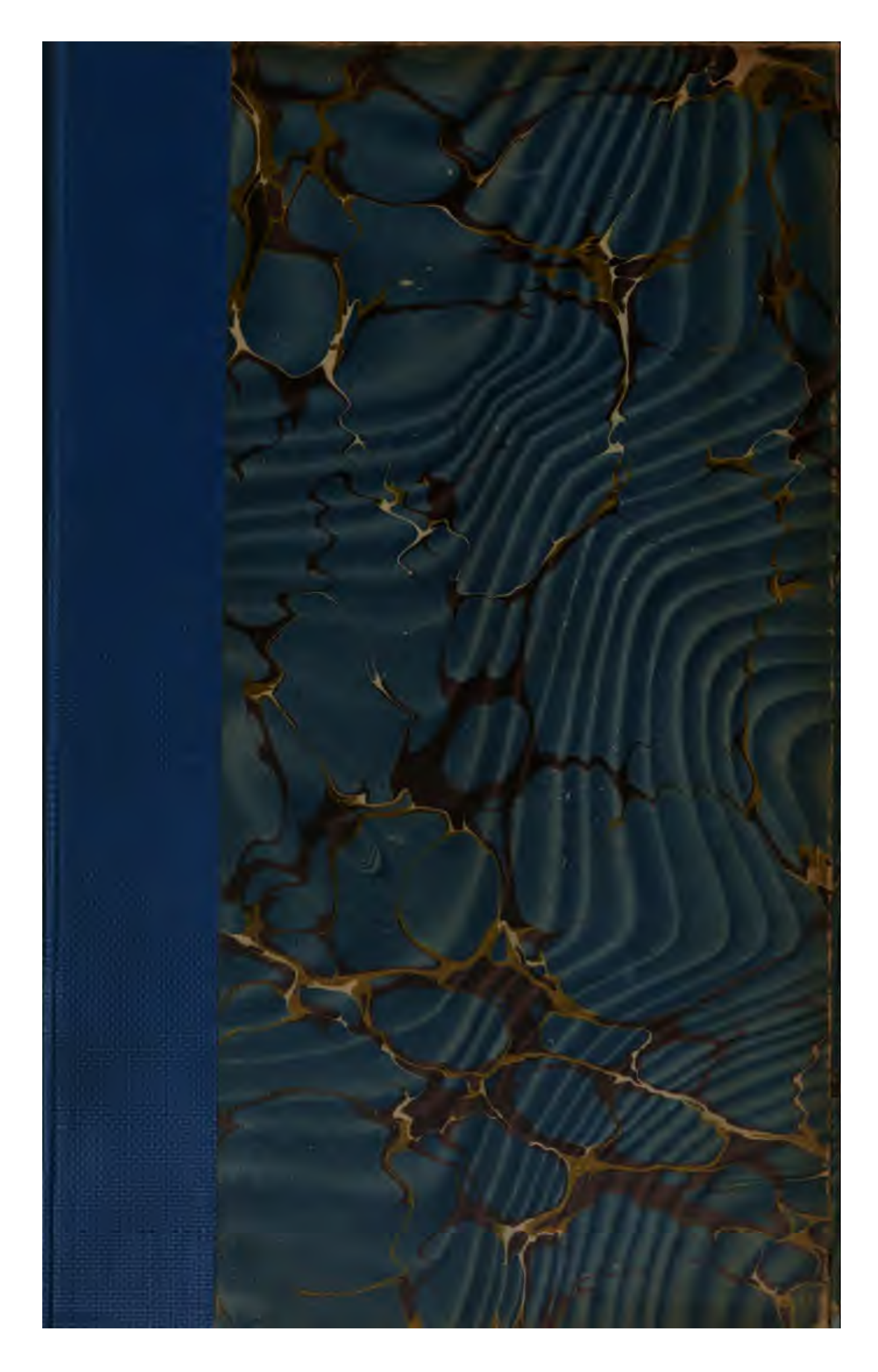





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LE
PHILOSOPHE
NÉGRE
ET
LES SECRETS
DES GRECS.

Ouvrage trop néceſſaire.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. D C C. LXIV.



LE PHILOSOPHE NÉGRE ET LES SECRETS DES GRECS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

UIVI de mon Ecuyer, j'étois arrivé à cheval juſques au milieu de la chauſſée. Il fallut y mettre pied à terre, & pénétrer à la file,

comme nous pûmes, dans la cour du Château. Nous y fûmes d'abord reçus avec de grandes acclamations par trois baſſets, trois chiens courans, & deux dogues. Ces Maîtres de cérémonie ſinguliers, me reſpecterent aſſez, parce que j'avois un fouet à la main; mais ils ſe jetterent l'un après l'autre ſur Tintillo, dont la phiſionomie ne leur parut pas ordinaire. Mon Négre fut heureuſement délivré par l'arrivée d'un valet d'écurie, qui avec un gros bâton écarta de lui les chiens. Dans la mêlée, Tintillo reçut un petit coup, qui faillit lui caſſer une jambe. Après que le valet eut placé mes chevaux, il m'introduiſit dans une cuiſine, preſque auſſi grande que le Château. On y faiſoit du feu dans une vaſte cheminée; mais on avoit eu ſoin d'en boucher le tuyau, pour que la fumée pût boucaner au

plancher cinq jambons, six aunes de saucisse, &c, par la même occasion, un Baron, une Baronne, deux valets, & une servante, habitans de la maison, lesquels logoient tous au-dessus du plancher.

J'arrivai à l'appartement du Maître, par un petit escalier, ou plûtôt par une grande échelle. Quoique le tems fût déja chaud, un grand poële rouge de feu mettoit à l'abri du froid la chambre, ses Maîtres, leurs tables & leurs lits. En entrant, je vis sur une chaise de cuir la Baronne de Windiggreffin. A sa droite, &c, dans un fauteuil de tapisserie, étoit le vieux Baron de Windiggraf. On lui voyoit soulier large & quarré, bas de laine gris & roulé sur une culotte brune, petit sabre en couteau de chasse, habit verd à boutons jaunes, qui avoient été

d'or, figure féche & rubiconde ; bouche large & de travers, long nés aquilin, grands yeux gris enfoncés, ombragés de fourcils immenfes, & courte perruque rouge, à queue. Le tout étoit furmonté d'un vafte feutre, à petite pointe relevée à pic au-deffus de fon front.

Au moment où j'entrai dans la chambre la Baronne chantoit ; le Baron fumoit, ayant devant lui une petite table, ornée de deux pots de biere, d'une veffie remplie de tabac, de plufieurs pipes chargées, & de trois grands gobelets de criftal. A côté de lui, fur un guéridon, étoit une lampe éclairée. Il en pompoit de tems en tems la flâme & la fumée, pour ralumer fa pipe, qui s'éteignoit, quand il vouloit parler. A mon arrivée on vint me prendre par la main, & on me fit affeoir fur une chaife de paille, entre le fau-

teuil de tapisserie, & la chaise de cuir. Le valet, qui avoit logé mes chevaux, & délivré mon Négre, prend alors sur la table l'une des pipes chargées, va l'allumer à la lampe, & vient me la présenter, sortante de sa bouche. Je refusai ce présent agréable ; & je priai le Baron d'excuser mon impolitesse, attendu que je n'avois jamais fumé. Il fronça le sourcil, en tordant sa bouche : levant ensuite les épaules, il me dit que les François étoient trop délicats.

On fit ensuite, maladroitement tomber le propos sur les généalogies, pour sçavoir apparemment le ton qu'il convenoit de prendre avec moi. Je dis que j'étois noble. On me demanda combien je comptois de quartiers, & je répondis que j'en avois quatre. Je vis à ces mots le Baron branler la tête, & rapetisser sa bouche avec

dédain. Il m'annonça que j'avois l'honneur de parler à gens à vingt-ſept quartiers. Il ajouta que ſon épouſe étant morte, il ne reſtoit plus à ſa ſouche que lui, ſa fille, & un fils encore jeune, qui étoit Page de Monſeigneur l'Evêque de Wurtzbourg. On ſervit alors, ſur une grande table placée auprès de la fenêtre. J'eſperai que le dîné nous arracheroit à cette converſation généalogique: je me trompois. On s'entretient en Allemagne de ſes ayeux, comme en Hollande on parle de Vaiſſeaux, en Angleterre d'Iſles, en Portugal de diamans, en Eſpagne d'or, en Italie de Reliquaires, & en France de Comédies.

Je trouvai heureuſement le moyen d'humilier mon Hôte, & de lui fermer la bouche ſur ſes petites grandeurs, en lui montrant derriere ma chaiſe le fils d'un Roi de cinq cens lieues de

pays.

pays. Cela me conduisit à raconter en gros, les aventures de mon Ecuyer. Je vis le moment où le bon Baron alloit se lever pour embrasser le Prince, s'il n'eut été retenu tout à coup par la crainte de faire une bassesse.

Après le dîné on me régala d'un concert. La Baronne joua du timpanon, le Baron de la Harpe. Les deux Valets donnerent du Cor; & la cuisiniere, m'étamorphosée en Demoiselle de compagnie, vint joindre sa voix à celle de sa Maîtresse. Mon Ecuyer auroit aussi fait sa partie; mais il n'y avoit point là de trompettes d'yvoire. Il nous offrit de jouer du chauderon; & nous trouvâmes que pour une petite chambre les Cors-de-Chasse faisoient déjà du bruit assez raisonnablement. Je sortis ensuite du Château comblé surtout des politesses de la Baronne, dont en ma

faveur les petits yeux se rapetissoient encore.

On parloit dans le Bourg d'une division de nos Troupes, qui alloit y passer. Les Bourgeois cacherent les moins mauvais de leurs meubles, & les Pasteurs firent au beau sexe des sermons sur la chasteté. J'allois à ces sermons, comme les autres; mais, entendant très-peu d'allemand, j'étois contraint d'étudier le sujet qu'on traitoit & les effets du discours dans la pantomime de l'Orateur, & dans les yeux de l'Auditoire. On ne manquoit jamais de m'offrir une place honorable entre les Marguilliers, le Bailli, & sa famille. Elle consistoit en une épouse petite, séche, louche, & une fille de quinze ans, haute de cinq pieds six pouces, blonde, à l'œil mourant, au tein de lys & de lillas, & d'un embonpoint qui répondoit à sa taille. Le pere m'accosta un

jour à la ſortie du Temple, pour me parler avec inquiétude des logemens qu'il faudroit donner aux François. Il ajouta ſurtout, qu'il avoit le privilége de n'en point loger chez lui. Après l'avoir félicité à ce ſujet, je fus aſſez étonné de lui entendre dire qu'il vouloit néanmoins que j'acceptaſſe un appartement en ſon logis, & que ce ſeroit pour lui un honneur & une ſatisfaction bien grande. J'acceptai l'offre ſans compliment, & cela me procura l'avantage de pouvoir faire ma cour de plein pied à Urſule Olſtegin ſa fille, Le Baron, que je voyois quelquefois, ne me parut point ſatisfait de me ſçavoir logé chez le Bailli, La Baronne ſurtout me parla avec beaucoup de dédain des appas roturiers d'Urſule. Je ne la contredis point. Cette ſeule complaiſance me valut dans ſon cœur un mois de plaintes & de ſoupirs;

&, en bon François, je sçus profiter de mes avantages. Le beau sexe en Allemagne n'imite pas les Françoises, dans ses amours: les femmes en général n'y sont point galantes, mais les Demoiselles, toutes sensibles, & maîtresses de leurs actions, dédommagent les hommes de ce que la retenue des Dames fait perdre à la société; on en rencontre beaucoup, qui ont la complaisance de nourrir leurs cousins, au berceau.

Je n'avois point encore vû le Baron dans toute sa splendeur: c'est surtout dans leurs chasses, que ses pareils veulent être considérés. Quand ils se trouvent dans les Forêts armés d'une carabine, & accompagnés de leurs gens, ils se croyent tous Empereurs. Monsieur de Windiggraf me pria un jour d'augmenter de ma personne le nombre de ses chasseurs, & d'amener aussi Tintillo. On ne cou-

toit point le cerf, dans ces cantons, faute de chiens & de chevaux; mais, vingt Payſans, arrachés à la charrue, & qu'on ne devoit pas payer, furent commandés pour tracquer devant nous.

Dans le gibier qui ſe préſenta le maître Chaſſeur tua une biche. Je caſſai la cuiſſe à un faon, & mon Négre, d'une ſeule bale, abbatit un cerf & deux chevreüils. On porta au Château en triomphe ces fruits de nos exploits. Cela fit un grand honneur au Baron, qui, ſuivant l'uſage, contraignit les Payſans à manger ſon gibier après l'avoir bien payé. Mademoiſelle de Windiggreſtin me félicita en particulier ſur mon adreſſe à tirer, & m'avoua qu'elle m'en aimoit d'avantage. Il fallut lui répondre que je l'aimois auſſi beaucoup, &, dans le moment, mon cœur juſtifia ma bouche. Mais, la Baronne n'étoit

point fille à se contenter de discours : elle me demanda des preuves authentiques de mon goût décidé pour sa personne. Ces preuves étoient d'une espéce singuliere. Il s'agit, me dit-elle, d'adopter en partie nos mœurs & nos usages ; je crois, par exemple que je vous adorerois, si, pour l'amour de moi, vous vouliez, de compagnie avec mon pere, fumer quelques pipes de tabac. Je ne sçus point refuser une grace, si légére. On apporta de la bierre, des pipes, des lampes. Je fumai très-comiquement, rapétissant mon nez, élargissant mes lévres, & avalant quelquefois, malgré moi, des bouffées d'une fumée, qui me parut exécrable.

Je sentis que je m'ennivrois. La Demoiselle rioit, & le Baron me parloit d'affaires. Il me dit qu'il achetoit des prairies à plu-

fleurs de nos tracqueurs, & qu'il vendoit un champ à deux autres. Tout cela me paroissoit assez peu intéressant, & commençoit à m'ennuyer, quand un Sous-Bailli accompagné de trois Paysans vint prier Monseigneur de vouloir bien signer plusieurs contrats, qu'il lui présenta. J'eus la bonté d'entendre la lecture du premier, dont je compris tout au plus trente mots. Celui la signé, on alloit lire les autres; j'avouai au Baron que ma patience étoit épuisée, & que j'allois être contraint de sortir, ou d'expirer d'ennuy. Pour vous obliger, me dit-il, je m'en rapporte à la bonne foi de notre lecteur. Il signa, les Paysans signerent, la fille signa aussi & me pria de signer comme temoin. Afin de sortir d'embarras, je crois, qu'en ce moment on m'auroit fait signer, sans le lire, l'arrêt même de ma

mort. Cependant la fumée du tabac me montant à la tête, je pus bien-tôt à peine me tenir sur mes jambes; & le Baron dit, à l'ordinaire, les François sont trop délicats. Je retournai, comme je pus, chez le Bailli, escorté de mon Négre, qui me fit en chemin un beau sermon sur le double crime de ceux qui s'ennivrent de bierre.

CHAPITRE II.

Les François, dont on avoit tant parlé, qu'on redoutoit, & qu'on désiroit, arriverent à la fin à Kissing. C'étoit une division de Cavalerie. L'Etat-Major fut logé dans le Bourg, & tout le reste aux Villages circonvoisins. Le Bailli, malgré ses priviléges & ses cris, logea, chauffa & fournit

de gibier un Officier, un Cuisinier, un Valet-de-Chambre, deux Domestiques, trois Palfreniers, six chevaux, & trois chiens, parce qu'il avoit une fille jeune & jolie.

On reconnut le Château de Tir-ton-hof-kertz; mais, personne n'y fut logé, par déférence pour le Maître. Il paya bien cher ce bon procédé de nos Officiers; où, pour mieux dire, il se sacrifia dès-lors au désir de paroître à leurs yeux un Être puissant & riche. J'appris d'Ursule, tout ce qu'il fit d'abord, pour y parvenir. Sa Cuisiniere, devenue Femme-de-Chambre de la Baronne, fut remplacée chez lui, par un Cuisinier François & deux aides; &, il ajouta quatre Paysans au nombre de ses Valets, Chasseurs, & Palfreniers. Cependant, pour subvenir aux premiéres dépenses, il vendit un cheval unique, quatre fusils, trois robes de sa mere, deux cou-

teaux de chasse, cinq halebardes; quatre habits de soie de ses ayeux, & mit en gage chez des Juifs son arbre généalogique.

J'allai chez lui beaucoup plus rarement, malgré les sollicitations de sa fille, qui me parurent contraintes. Nos Officiers la virent assiduement, & ne cesserent point de faire honneur à sa table. Par des ventes secrettes le Baron recueillit bientôt de nouvelles sommes, qu'il troqua contre des vins de Bourgogne, de Champagne, & de Tokai. Il sabloit ainsi, en bonne compagnie, ses près, ses bois, & ses marais. On le vit, peu à peu, prendre une chaussure élégante, mépriser ses nobles haillons, se galoner de clinquant, mettre gauchement son grand chapeau sous son bras, & sous un doigt de poudre, ambrée, tâcher de déguiser la rougeur de sa perruque. La jeune Baronne, de

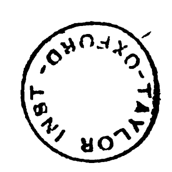
son côté, abjura son deuil éternel arbora le lillas, le verd de pome, & le citron, recula ses coudes, avança la poitrine, tourna le pied en dehors, se fit coëffer sur le portrait d'une Actrice d'Opéra qu'elle vit dans une tabatiere, se couvrit de perles fausses, & mit du rouge, & du blanc.

Tandis que cette famille, & une grande partie de l'Allemagne apprenoient des François l'art de briller, & de se ruiner, mes affaires me conduisirent à Cassel, & à Gottingue. L'air morne & contraint des Habitans me fit d'abord connoître que je me trouvois en pays conquis. Il étoit néanmoins des momens, où je voyois à travers des entraves percer la grosse gayete de l'Allemand, qui met sous ses pieds les chagrins les plus cuisans, dès qu'il boit, ou qu'il danse. Les François avoient soin d'en amener quelquefois

les occaſions chez leurs Hôtes. Un méchant haut bois, un racleur de violon, & quelques bouteilles de vin ſouffré leur ſuffiſoient très-ſouvent pour ſubjuguer une vingtaine d'aimables filles. D'abord, elles étoient auſſi peu faites à nos menuets, que nous à leurs Allemandes. Elles croyoient que nous marchions, & nous croyions qu'elles ſautoient. Mais, peu à peu les goûts ſe rapprocherent, on eut l'avantage de gâter les deux danſes; elles marcherent avec nous dans les Allemandes, & nous ſautâmes avec elles dans les menuets.

Après un ſéjour aſſez long en ce pays, je m'en repliai à la ſuite d'un corps de Saxons, & j'eus ordre de me rendre à Weſel. On parloit beaucoup d'Huſſards Hanoveriens, qui infeſtoient la route où j'avois ordre de paſſer. Mais à l'armée, plus qu'ailleurs encore,

on doit faire ſon devoir, indépendamment des riſques. Néanmoins, par prudence, je convertis en papier une partie de mon or, je chargeai bien mes piſtolets, & je fis de Tintillo mon poſtillon, & ma védete. J'étois parvenu ſans accident juſqu'aux environs de Marbourg; lorſqu'à l'entrée d'un bois fourré, mon Négre qui m'avoit devancé revint tout-à-coup ſur ſes pas. Il m'avertit qu'il venoit d'appercevoir une ſentinelle reſſemblante à ce qu'il n'avoit jamais vu, & qu'il y avoit certainement dans la forêt quelque troupe propre à nous couper les oreilles. Je me réſolus à paſſer, en me tenant ſur mes gardes. Tintillo avoit eu raiſon. A peine eûmes-nous fait quelques pas dans le bois, que trois bales ſifflant à nos oreilles nous avertirent de n'aller pas plus avant. Auſſi leſte qu'un chat Tintillo



grimpa sur un arbre, pour mieux découvrir ceux qui nous attaquoient.

Je me vis tout-à-coup entouré d'une troupe assez singuliere. C'étoient d'abord des Hussards blancs, bleus, verds, jaunes, noirs, les uns portant la cane, d'autres une vaste perruque, & d'autres le rabat. On voyoit à leur suite des Fantassins, habillés aussi de diverses couleurs, en veste, en jupe, en siquenille, les uns poudrés à blanc sous des chapeaux abbatus, & les autres en bonet de nuit. Cette troupe, d'ailleurs bien armée, m'aborde en me criant qui vive en François, en Allemand, & en Anglois. Je répondis, France, & mis ma bourse à la main. De derriere moi il partit soudain un coup de sabre, qui m'auroit abbatu la bourse, la main, & le bras, si mon Négre par un cri

ne m'eût fait détourner le geste. A l'instant on sauta sur ma personne en tumulte ; &, dans deux minuttes, il ne resta sur moi que la moitié de ma chemise. Tintillo, mis en joue par dix fusils à la fois, fut obligé de descendre de l'arbre, & se trouva dans un moment aussi légerement couvert que son maître. Une espéce d'Hussard rouge, tout chamarré dor & d'argent, perçant la foule de tant d'habiles valets de chambre, me fit ensuite l'honneur de m'envisager. Eh parbleu ! s'écria-t-il, tout-à-coup, en faisant deux pas en arriere, je pense que c'est vous, Monsieur de Viremont. Je considérai attentivement cet homme qui me nommoit, & je lui répondis d'un ton lamentable, hélas ! c'est moi-même, Monsieur *de l'Intrépide*.

La troupe entiere parut surprise de notre reconnoissance, & se

rangea autour de l'Huſſard rouge, avec une ſorte de reſpect. Dès que je m'en fus apperçu, je repris plus hardiment la parole: pour Dieu! Monſieur, lui dis-je, en grélotant de froid, quelle eſt-je vous prie la puiſſance que vous ſervez, & qui vous ordonne de mettre ainſi les gens tout nuds? Je ne ſers perſonne, me répondit-il avec dignité, & vous allez voir, Monſieur, comme je ſuis ſervi moi-même. A ces mots, le coquin fait ſigne aux autres de dépoſer à mes pieds tout ce qu'on venoit de nous prendre; & il m'aide lui-même à recouvrir ma tremblante nudité. Je m'appelle Tounerman, me dit-il enſuite, à l'oreille; gardez-vous bien au reſte d'informer ici quelqu'un de mon ancien état; mes enfans, reprit-il plus haut à la troupe, voilà un galant homme, à qui j'eus autrefois des obligations.

Vous sçavez que la reconnoissance est l'une de mes vertus : je veux l'exercer en ce jour, en ne dépouillant point mon ancien ami, & en lui donnant à dîner dans ma tente. Que l'*Oiseau* aille avertir mon cuisinier & mes femmes. Que *le Glouton* aille enfoncer une caisse de Bourgogne ; & que *la Terreur* commande le poste qui doit veiller sur ce chemin.

Tounerman me fit ensuite remonter sur mon cheval, monta lui-même sur le sien, & marchant à la tête de cinq ou six marauds, me pria de le suivre dans l'épaisseur de la forêt. Tintillo ne se donna point la peine de remettre dans mes porte-manteaux déchirés ce qu'on nous avoit rendu ; il plaça le tout en un monceau sur son cheval, & le tenant par la bride me suivit de près, sans se plaindre, & sans rire. Après un quart-d'heure de marche nous

arrivâmes au camp de nos conducteurs. Il étoit situé sur une petite hauteur, au coin d'une prairie agréable arrosée de plusieurs ruisseaux, & couverte de quelques chênes à haute futaye. Sa forme étoit triangulaire. On l'avoit fortifié d'un fossé large, rempli d'eau ; & il étoit flanqué de trois bonnes redoutes. On y voyoit quarante-trois chevaux toujours sellés, environnant une vingtaine de tentes. Au milieu, s'élevoit celle du Capitaine Tounerman, vaste, commode, & entourée de Sentinelles. Nous mîmes pied à terre devant ce Palais mobile, qui étoit aussi un serrail.

En y entrant, avec le Capitaine, j'y trouvai trois jeunes filles charmantes. L'une paroissoit Chinoise, l'autre Françoise, & la troisieme Géorgienne. Tounerman ayant apperçu que j'en étois surpris, m'avoua franchement que

c'étoient trois payſannes Allemandes; mais, ajouta-t-il, j'ai une douzaine d'ajuſtemens, tous différens, & tels que les portent les plus jolies femmes de la terre; j'en pare alternativement ces Dames, pour jouir des plaiſirs de la variété, pour leur ſatisfaction, & pour la mienne. Je voyage ainſi avec l'amour de région en région, & je fais le tour du monde, ſans ſortir de ma tente.

CHAPITRE III.

LA maniere étoit commode. Je n'oſai point en dire mon avis au Capitaine, qui me paroiſſoit un peu trop maître de mon deſtin. Je haſardai néanmoins de lui demander quel étoit poſitivement ſon état. Vous le voyez, me répondit-il, après avoir fait ſortir les Dames par un ſigne. En vous

quittant, Monsieur, j'allai sous le commandement de M. Ficher, recevoir bien plus de coups que de pistoles. Ce n'avoit point été mon intention, lorsque je m'étois fait Hussard; de sorte que je me vis bientôt contraint à chercher des moyens, moins contraires à mes vues. Quelqu'un me dit qu'en passant du côté de l'ennemi, je gagnerois au moins la valeur de mon cheval, & le prix d'un nouvel engagement. Il ne s'agissoit, pour cela, que de galoper un quart-d'heure. Je ne sçus point me refuser à cette petite corvée. Au milieu d'une nuit où l'on m'avoit placé en védete dans un poste avancé, je donnai seulement un coup d'éperon, & mon cheval fit le reste. Je me trouvai, tout-à-coup, sans m'en douter, entouré des Hussards de Lukner. Dès-lors, il me resta plusieurs partis à prendre, celui

de tuer tous ceux qui m'environnoient, ou d'en être tué moi-même, d'être enfin leur prisonnier, ou de devenir leur camarade. J'optai comme de raison pour le parti le moins dangéreux, & le plus profitable. On m'enrola, & on me paya tout à la fois mon bagage, mon cheval, & moi-même.

M. Lukner est un petit homme de cinq pieds, qui a fait de grandes choses. Partisan hardi, entendu, vigilant, plein de feu, il est parvenu par son mérite en peu de tems aux grades supérieurs, & aux autres faveurs de la fortune. Pour surprendre un poste, ou des bagages, ou même quelque parti de troupes légeres, il fait des marches longues, précipitées, & bien combinées. Avec son corps, composé d'Infanterie, de Cavalerie, de Dragons, & d'Hussards, il jette l'alarme dans

vingt lieues de pays, ménace à la fois plusieurs postes, passe de nuit à côté des places fortes, & va tomber au loin sur sa proie, qu'il manque rarement. A-t-il quelquefois du dessous, vient-on en force, pour le surprendre; ce n'est plus le renard sous la peau du lion, c'est un cerf, un oiseau. A l'instant, il sçaura se mettre à l'abri des poursuites dans les bois, ou sur les montagnes, & fera passer des canons sur leurs affuts, où l'on n'a jamais vu grimper que des chévres.

Tel est l'homme, Monsieur, auquel je me vendis, & dont les actions ont été pour moi des leçons excellentes. Mon projet fut d'abord de me distinguer dans sa troupe, d'attirer ses regards sur moi, & de tâcher enfin à sa suite de violer la fortune. Mais je réfléchis qu'en bonne regle & sous les ordres des autres, l'exé-

cution de mon dessein exigeroit trop de tems. Je formai tout-à-coup une résolution, plus hardie, moins honnête peut-être, mais qui assuroit bien mieux les succès rapides auxquels j'aspirois; ce fut de devenir le Chef de ce qu'on nomme un *parti bleu*. J'instruisis en secret de mes vues plusieurs de mes camarades, que je créai mes Lieutenans. Je leur donnai la permission de choisir & de créer leurs Officiers subalternes; & ils se chagerent, à ce prix, de me faire sourdement, en peu de jours, la plus brillante des recrues.

Mon projet eut d'abord toute la réussite que j'en pouvois attendre. Mes Lieutenans me firent bientôt sçavoir que j'avois dans le camp, tant à pied, qu'à cheval, cent soixante-sept hommes à mes ordres. Je leur donnai celui de se préparer à me suivre la nuit

d'après avec armes & bagages. Je désignai les routes, & l'heure à laquelle ils devoient se rendre auprès de moi, dans un poste avancé dont le Sergent étoit devenu l'un des miens. Mes dispositions furent exactement suivies. Nous étions alors dans les environs de Corbach. Je menai ma troupe, par Rosenthal, dans une forêt qui séparoit les armées ennemies. J'attaquai de-là alternativement les petits postes des deux partis opposés, pour me faire céder du terrein. Chacun d'eux croyoit avoir affaire à son ennemi. Je pillois cependant pour moi. Je ne perdois à ce manege que l'honneur de mes exploits, sur lesquels les Gazettiers mentoient, sans le sçavoir, & trompoient extraordinairement l'Univers.

J'avois aussi à essuyer les attaques fréquentes des François & des

des Hannoveriens, ce qui m'arrivoit souvent de nuit & à la même heure, des deux côtés. Je ne faisois alors que glisser entre deux; & après avoir tiré mon enjeu, je les laissois ainsi finir la partie à leur aise. Si l'on faisoit retraite de part & d'autre, mes gens retournoient sur le champ de bataille, & recueilloient les dépouilles communes. Les changemens de position des armées firent changer la mienne; & depuis, je les ai suivies & harcelées très-assiduement. Mon corps s'augmente tous les jours. Nous nous distinguons partout de plus en plus; & demain je dois recevoir du canon. Je ne sçais, entre nous, si les Conquérans que nous vante l'Histoire ont eu tous des commencemens plus brillans, mieux mérités, & plus avantageux.

On peut néanmoins, reprit en-

ſuite Tounerman, blâmer en quelque ſorte ma conduite; des perſonnes ſcrupuleuſes, s'il en eſt à l'armée, diront que nos premiers bagages appartenoient à nos Capitaines, que nous leur devons même le prix de nos engagemens, que nous nous rendons coupables en pillant les deux partis, & qu'enfin nous n'avons pas le droit de faire la guerre à notre profit. Grace au Ciel! nous avons aſſez d'eſprit pour pouvoir oppoſer de bonnes raiſons à ces accuſations frivoles. Le Globe où nous naiſſons appartient inconteſtablement à tous ſes habitans. Si cependant les biens n'y ſont pas également partagés, ſi, par un bel arrangement de nos peres, certains hommes poſſédent beaucoup, & moi rien, ne puis-je pas, Monſieur, revendiquer mes droits? En conſéquence j'ai fait faire à un Mathématicien de ma

troupé le calcul des productions de la terre, & des mers. Il y a joint celui des humains existans; & il a trouvé, par une regle de fausse position, que la portion de chaque homme est *X X* moins *A B* divisé par *D Z*. Vous ne sçavez peut-être pas à combien cela se monte, ni moi non plus certainement. Il est cependant vraisemblable que tant de lettres doivent valoir au moins une petite somme, laquelle j'ai le droit de demander aux riches. S'ils ne veulent pas me la donner; si les Loix mêmes, que je n'ai jamais ratifiées, condamnent ma demande naturelle; je peux prendre justement ce qu'on me refuse avec injustice: & si, pour m'en empêcher, l'on me frappe, ou l'on me tue, je dois, dans toutes les regles de l'équité, frapper, & tuer à mon tour.

J'aurois été indigné d'un tel rai-

ſonnement, ſi Tounerman l'avoit fait ſans ſourire; mais je vis à ſon air que le coquin, par des ſophiſmes plaiſans, avoit voulu m'empêcher ſeulement de lui faire des remontrances inutiles. Au reſte les femmes rentrerent, & on ſervit une table de douze couverts, qui fut occupée par elles, par nous, & par les Lieutenans du nouveau Général. Tintillo me ſervoit: il me dit à l'oreille que pluſieurs de ſes camarades de Ficher enrolés dans la nouvelle troupe cherchoient à le ſéduire, mais qu'un Prince tel que lui ſe garderoit bien de m'abandonner, pour vivre avec des hommes qui pilloient, & tuoient contre le droit des gens. Cependant je fus regalé avec ſplendeur; on me fit manger des perdrix, des gélinotes, des faiſans, & des coqs-de-bruyere. Je bus des vins de Bourgogne, de Malaga, des Iſles

Canaries, &c. du Cap. J'aurois été enchanté d'une telle fête, si je n'avois vû venir à diverses reprises plusieurs soldats, qui parlerent à l'oreille de leur Général avec un air interdit. Tintillo me dit enfin tout bas, je lis dans les phisionomies que votre dessert ne vaudra pas vos premiers services.

Mon Négre avoit à peine achevé ces mots, qu'un bruit de mousqueterie vint en effet nous troubler. Dans l'espace de trois minutes on cria aux armes, on battit la charge, nous nous levâmes, les tentes disparurent, les balles sifflerent de toutes parts, & la Cavalerie sortit par pelotons. Le camp étoit attaqué très-vigoureusement par nos troupes. Je montai à cheval, pour tâcher de me sauver avec Tintillo; mais on avoit levé les ponts-levis. Je fus forcé de rester pour enten-

dre l'harmonie d'un concert, qui n'étoit pas trop plaisant. On farcit les redoutes d'Infanterie, & on en borda nos fossés. Je vis faire à cette troupe de coquins la défense la plus belle, & la plus opiniâtre. Ils se portoient & se montroient partout. Ils juroient, ils chantoient, & remplaçoient les morts sans trouble, & sans les piller. S'ils avoient le bras droit cassé, ils tiroient avec le gauche. Une vingtaine de jolies femmes servoient la poudre & les balles, & promettoient à ceux qui se battroient le mieux tout ce qu'elles pourroient tenir.

CHAPITRE IV.

L'affaire avoit déja duré une heure avec un avantage égal des deux côtés, les redoutes

avoient été prises & reprises plusieurs fois ; quand l'arrivée d'un renfort de grenadiers François décida la victoire pour les assaillans. Ils pénétrerent jusqu'au fossé, le comblerent de fascines, & nous escaladerent. Tandis qu'on se donnoit là de grands coups de bayonnette, l'un des pont-levis fut baissé pour la retraite. Je m'y précipitai à travers du feu ; mais j'eus le malheur d'y être pris ainsi que mon Négre, & d'être amené au-dessous d'un grand arbre, où poliment on nous dit qu'on alloit nous pendre. Pour nous consoler cependant d'une aussi triste nouvelle, & par une bonté extraordinaire, on nous accorda quelques minutes, & un Confesseur.

Je m'accusai à l'Aumônier d'être en cette occasion le plus innocent des hommes. Je lui contai mon aventure, & je le suppliai de

demander qu'au lieu de me pendre, on me menât sur l'heure à quelqu'un des principaux Officiers François. Vous me mentez sans doute, me répondit le Prêtre en levant les yeux au Ciel ; Vous feriez mieux, mon cher frere, de vous préparer sérieusement à la mort. Pour qu'elle vous fasse moins de peine, donnez-moi seulement votre bourse, & je vous promets d'en employer les fonds en prieres ferventes, lesquelles vous procureront certainement le salut, & la gloire éternelle que je vous souhaite... Il avoit les doigts en l'air pour couronner ces paroles de sa bénédiction ; je ne pus m'empêcher de l'envoyer promener. J'entrevis heureusement alors près de là Puir de mes confreres, attaché pour les payemens à la division victorieuse. Je l'appellai fortement, & lui répétai ce que j'avois

dit à l'Aumônier. Il m'arracha des mains des soldats, & je fis ôter du cou de mon Négre une corde assez forte, qui étoit prête à l'étrangler.

C'est ainsi que j'échappai à l'agréable aventure que m'avoit procurée Tounerman. Je fus au reste, en quelque façon, vengé de toute ma peur avant de sortir de la place; je vis suspendre à mon arbre même plusieurs de ceux qui avoient dîné avec moi, & à la santé desquels je n'avois cessé de boire. Le Chef s'étoit cependant retiré en bon ordre dans des bois innaccessibles avec toute sa Cavalerie, & les trois quarts de ses Fantassins. Je m'éloignai à la hâte de ces funestes lieux, pour me porter à ma destination de laquelle j'étois bien loin encore. En traversant la Westphalie, je me retrouvai parmi de vieilles

Baronnes qui fumoient, & de grands Seigneurs, dont la plûpart passoient leur vie à chasser dans la neige, ou dans les grains, à faire élever leurs enfans par des valets en soutane, & à relire leurs titres tous les soirs.

On me fit marcher sur les ruines du fameux Château de Thunder-ten-tronckh, d'où l'aimable Candide avoit été, comme on sçait, chassé à grands coups de pied dans le derriere. Ses tristes débris s'élevoient avec majesté du milieu de quelques Hameaux reconstruits, & sortis de leurs cendres. Les habitans me firent voir une coëffe à dentelles noires, un collier de perles bleues, deux pendans de porcelaine, & un petit vase de terre brune fait en cuvette oblongue rendue commode par une anse, le tout appartenant à Mademoiselle Cunegonde. Ils s'attendent

à lui remettre ces bijoux, dès qu'elle reparoîtra dans le pays pour y être admirée, honorée & servie. On y posséde aussi la lampe de Pangloss, & l'écritoire de Candide. On espére qu'un jour ces honnêtes personnes reviendront pour faire rire leurs vassaux, & pour rebâtir avec plus de magnificence encore le plus beau des Châteaux possibles.

J'arrivai enfin à Wesel, place forte sur le Rhin que les Prussiens avoient abandonnée à nos premieres approches. Je fus assez étonné d'y recevoir de la part de la Baronne de Windiggreffin des lettres tendres, en bon François, & en beau style. Je vis sans peine combien elle avoit profité des leçons de ses Maîtres, & je l'en félicitai dans mes réponses. Le Calvinisme domine à Wesel, & accuse le Luthéranisme de superstition; comme ce dernier en

accuse le Catholicisme. Un jour, où j'en faisois la remarque en parlant à Tintillo, il me semble, me répondit-il Monsieur, que vos divisions sur la théorie des vertus ne vous empêchent pas de vous réunir dans la pratique des vices: j'ai vu partout les hommes oublier également leur Créateur, ses dogmes, & la raison, pour obéir à des passions effrénées: & cependant nous ne pouvons les satisfaire ordinairement sans nuire à nos freres, & sans nous perdre nous-mêmes. Je fus émerveillé du sermon de mon Négre, d'autant mieux qu'il l'avoit fait court. Ce n'est pas tout, reprit-il ensuite, j'ai à vous annoncer la visite d'une personne instruite, & singuliere, avec qui je viens de m'entretenir demi-heure, qui demande à vous parler, & qui prétend être le Diable. Le Diable! m'écriai-je, il veut me voir! il veut me par-

ler ! va, cours, vole, qu'il entre.

Après un intervalle très-court, on m'amena l'Etre si singuliérement annoncé. Je vis un mortel rêveur & qui vouloit paroître content, mais dont les rides & l'air contraint m'annonçoient malgré lui des soucis, des chagrins, & des malheurs. Je suis, Monsieur, me dit-il en m'abordant, un homme fameux. Vous avez lu, vous pensez, & vous êtes Trésorier de cette place: j'ai cru, à tous égards, pour l'exécution d'un dessein utile, ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous: mais je desirerois, s'il est possible, ne vous en entretenir qu'en particulier. Je dis à Tintillo de se retirer. Ma porte fut fermée. Nous prîmes des siéges, & l'Inconnu reprit ainsi la parole.

CHAPITRE V.

L'HISTOIRE des premieres années de ma vie publiée par un Auteur célébre a long-tems occupé les beaux esprits de France, & vole actuellement jusqu'aux extrémités du monde connu. Vous voyez en moi cet homme qui fut poéte de société, Prosateur éphémere, Prétenom dramatique, Auteur sifflé, Citoyen désespéré, héritier riche, amant prodigue, chef de maison ruiné, portier reçu à condition, & pour tout dire en un mot, le pauvre Diable.

Puisque j'ai l'honneur de vous parler hors des limites de notre pays, vous concevez que mon sort a dû changer encore. Vous vous rappellez sans doute qu'un puissant protecteur à qui j'avois

raconté mes infortunes me confia le poste intéressant de la porte de son Hôtel: mais vous sçavez aussi combien on me recommanda de n'y point laisser entrer un certain homme. Eh bien! Monsieur, je violai malheureusement la seule loi qui m'eût été imposée. Je me laissai séduire par l'honnête proscrit, qui cherchoit un parrein pour un fils nouveau né. Il entra; & j'imitai notre premier Pere qui fut trompé par le serpent. Il arriva qu'on me chassa de ma loge, comme je l'avois mérité. Je subis sans murmurer la peine due à mon crime: & en effet dans un port de mer ne puniroit-on pas plus rigoureusement celui, qui par sa négligence n'y laisseroit pénétrer que la peste!

Mon protecteur mal obéi fut cependant assez généreux pour ne point m'abandonner dans ma

misere. Je vins à l'armée chargé d'une lettre de recommandation de lui pour un Officier Général. Elle me valut l'emploi de Garde-Magasin des fourages à D... Ce poste, dans lequel je n'avois que cinquante écus d'appointemens par mois, me parut d'abord une ressource d'autant plus médiocre, qu'il me restoit à nourrir bien des gens. Mais l'un de mes Aides nommé Dioméde dans un quart d'heure de leçon me prouva clairement, contre toutes les regles de l'Arithmétique, que ma place de dix-huit cens francs devoit à la fin de l'année me procurer, tous frais faits, une somme de cinquante mille livres. Je réfléchis à ce sujet sur le peu de réalité des choses le mieux démontrées.

Je remis mes intérêts avec empressement dans les mains d'un tel homme-d'affaires. Il recevoit des paysans les fourages bien

fecs ; à un certain poids ; il les délivroit ensuite aux troupes mouillés, & à un poids favorable. Si les mauvais tems où l'ennemi détérioroient une partie de mes denrées, dans les écrits qui le constatoient on ajoutoit aux quantités quelques zeros seulement. Enfin, suivant la coutume, cent entrepreneurs payés pour me fournir des matieres achetoient celles que mon Aide m'avoit acquises. Ils me livroient quelquefois dans une minute de la main à la main deux mille sacs d'avoine, & autant de quintaux de foin.

Par ces innocens moyens, & par d'autres non moins plaisans qui seroient trop longs à détailler, Dioméde parvint en peu de mois à me faire un fond de deux mille louis d'or. Mais, ma fortune fut semblable à ces fusées d'artifice, qui s'élancent,

s'élevent, brillent, & tout-à-coup s'évanouiſſent. On eut la méchanceté de me rendre reſponſable des manœuvres de mon Aide ; & je fus prié de quitter D... Mais j'eus le ſoin de n'y pas oublier ma bourſe.

Le quartier général ſe trouvant près de Cologne, je me rendis en cette ville plus remplie alors de François que d Allemands. Elle étoit auſſi abondante en maîtreſſes ; je me reſſouvins d'une Laïs aux eaux de Jaſmin qui jadis m'avoit ruiné en France ; je ne vis point de femme. On y danſoit triſtement, & ſurtout on jouoit beaucoup. Je crus pouvoir amuſer mes loiſirs autour de ces tables, ſans tapis, & ſans pieds, ſur leſquelles on voyoit ſouvent rouler les mines du Pérou, & les flots du Pactole. Je devins membre de ces aſſemblées de jeu, nommées élégament *Tripots*. J'y

gagnai d'abord quelque argent. J'espérai que l'assiduité de mes sacrifices dans ces temples de la fortune m'attireroit de plus en plus ses faveurs; mais loin de voir accomplir mes espérances, j'y devins victime moi-même; l'on m'y dépouilla peu-à-peu de la plus grande partie de mon bien.

Un jour, où dans le fond du temple je réfléchissois sur mon malheur en pestant, en dévorant des cartes, & en rongeant mes doigts, j'apperçus près de moi Dioméde. Depuis ma catastrophe à D... je l'avois prié de vouloir bien me priver le plus qu'il pourroit de l'honneur de sa présence. Quoiqu'il eut depuis joué quelquefois à mes cotés, je ne lui avois point parlé à Cologne. Il m'aborda ce jour là, & vint me dire affectueusement qu'il déploroit mon triste sort. Je suis d'autant plus fâché de votre infor-

tune, ajouta-t-il en soupirant, qu'ici votre argent est mal perdu. Il l'est si bien, lui répliquai-je avec dépit, que vraisemblablement je ne le reverrai de ma vie. Nous ne nous entendons pas, reprit-il d'un ton de protecteur, j'ai voulu vous dire que dans cette Académie, composée de tant d'honnêtes gens brillans, ou décorés, ou titrés, on n'y gagne point, mais on y vole. J'ai été moi-même le témoin de cent tours qu'on vous a faits pour y parvenir, & je vous en aurois averti, si votre morgue continuelle à mon égard m'avoit permis de vous aborder. Ah, mon cher ami! m'écriai-je tout-à-coup vivement, vous avez eu grand tort de ne pas me parler. Quels sont, s'il vous plaît, mes voleurs? où sont-ils? je veux les faire arrêter. Parlons moins haut, me répondit Dioméde, ou plutôt

allons nous promener ſur les bords du Rhin. Je vous découvrirai là des choſes qui exciteront votre bile ; mais pour la calmer, vous y jouirez avec moi d'une vue admirable.

CHAPITRE VI.

Nous volâmes ſur les rives du fleuve, & Dioméde reprit ſon diſcours en ces termes : perſonne n'ignore, que depuis très-long-tems les joueurs fripons ont été appellés Grecs, parce que les Héros de la Grece s'ennuyant autrefois devant Troye, inventerent l'art amuſant de ſe dépouiller les uns les autres avec dextérité.

On a fait une prétendue Hiſtoire des Grecs modernes, où l'on voit à la vérité les triſtes récompenſes qu'ont obtenues quel-

quefois leurs talens ; mais on n'y trouve aucun des moyens dont ils se servoient pour tromper la clairvoyance même, & en un mot, aucune partie de leur art sublime. S'il avoit été connu de l'Historien, & développé dans son ouvrage, vous l'auriez lu sans doute, & un petit volume eût sauvé votre bien. Ah Ciel! repliquai-je en interrompant Dioméde, que n'ai-je pu trouver un tel livre, & l'acheter au poids de l'or, & du diamant !

Commençons, reprit-il, par vous faire connoître les grands principes. Tout homme n'est pas propre à pratiquer l'art des Grecs. Celui qui veut briller & prospérer dans cette carriere doit songer qu'elle est de difficile accès, & autant périlleuse, que lucrative. Il faut que la nature l'ait généralement bien organisé, & qu'elle ait eu surtout pour ses

nerfs & ses muscles une vraie tendresse de mere. Son esprit doit avoir une teinture des beaux arts, & connoître à fond les ressources de l'éloquence. Ce sera peu de chose encore, s'il n'est doué d'un génie inventif qui lui ménage des conquêtes sur ses camarades mêmes. Il doit enfin sçavoir faire des armes en maître, & même avoir appris à sauter, au cas qu'il se trouve contraint quelque jour à ne point passer par les portes.

Le Grec novice qui posséde ces heureuses dispositions du corps & de l'ame se fait d'abord une étude de la théorie de son art, pour passer en secret à celle de la pratique. Il apprend des escamoteurs l'art frivole de cacher dans ses doigts des boules de liége, de changer à la vue les pommes en oiseaux, & les louis en jettons, pour être sûr de parvenir avec le tems à chan-

ger plus réellement les jettons en louis.

Marquer les cartes; piper les dez; connoître parfaitement, à la vue, & au toucher, les différences des marques; arranger les cartes en paroissant les mêler; forcer adroitement son joueur à couper où l'on veut; donner, ou garder les cartes dont on a besoin pour certains coups; avoir autour de soi un aide, avec qui l'on s'entretient par des signes inconnus au vulgaire, & qui instruit, ou qui coupe; jouer quelquefois avec lui, & travailler à perdre pour le faire gagner de gros paris qu'en secret on partage; telles sont, en général, les connoissances & les manœuvres des Grecs qui visent au grand.

Entrons maintenant dans des détails plus circonstanciés. Le Grec insinue dans ses dez des matiéres pesantes pour les faire

tomber

tomber ſur le côté favorable; ou bien il les coupe de façon que la baze dont il a beſoin ſoit beaucoup plus large que les autres faces, ou bien encore ſon dez porte le point de ſix, ou tel autre, ſur chacun de ſes côtés. Il eſcamote dans une partie les dez dont on ſe ſert pour mettre les ſiens à la place. Tout ceci n'eſt que de la petite Grece; les marques & les manœuvres dans les cartes ſont plus déliées, plus ſçavantes, & d'une toute autre conſéquence.

On les marque au couteau, à l'ongle, à l'épingle, à l'encre, au jus de citron, au jus d'oignon, au lait, & à pluſieurs autres liqueurs. Les marques au couteau & à l'ongle ſe font ordinairement ſur la carne des cartes, un trait pour l'as, deux pour le Roi, trois pour la Dame, & ainſi de ſuite. Les traits d'épingle ſur les

bords peuvent indiquer les couleurs. On peut aussi piquer les cartes du côté blanc. Les petits rebords de la piquure en dessous se font sentir au doigt, & par sa place, on connoît la qualité de la carte. Le jus de citron, & beaucoup d'autres liqueurs, doivent la marquer par dessus, en traits deliés & diversifiés. Pour les appercevoir on a le soin de jouer à côté d'une fenêtre, & on s'accuse d'avoir la vue un peu basse. On peut enfin papillonner les cartes, c'est-à-dire relever un peu les coins.

Ces façons de marquer les cartes ont des inconvéniens. Elles veulent être préparées d'avance, & glissées à la place d'autres. Mais il est un moyen facile & admirable de marquer ses cartes en jouant, & dans la meilleure compagnie. On a dans son gousset un morceau d'encre de la Chine.

Après avoir mouillé dans sa bouche l'un des doigts de sa main droite, on le porte sur l'encre. La couleur legére dont il se charge doit être transportée entre deux doigts de la main gauche, lesquels on tient serrés en jouant, jusqu'à l'instant où l'on a rempli son dessein. Vous avez dans votre jeu des As, ou des Rois, ou telle autre carte: vous en appuyez la carne inférieure sur la couleur brune, sans qu'on puisse s'en appercevoir. Quand les marques sont faites, on se mouche, & avec son mouchoir on ôte de ses doigts le reste de la couleur, devenue inutile, & qui pourroit trahir.

J'ai vû, continua Cléomède, qu'on s'est servi plusieurs fois contre vous de ce moyen charmant. Mais on vous a fait le lendemain, un tour bien plus comique. On vous proposa pour

adverſaire un vieillard vénérable, qui, diſoit-on, ne pouvoit jouer qu'en lunettes. On avoit fait ſur vos cartes des points & des virgules imperceptibles à votre vue. Votre joueur cependant, à l'aide de ſes lunettes faites en microſcopes, les liſoit couramment, & les connoiſſoit beaucoup mieux par le côté blanc, que par l'autre.

CHAPITRE VII.

Les cartes étant marquées, il eſt très-facile de les arranger. Plus on y employe de tems, & plus votre adverſaire innocent croit que vous les mêlez. Mais il eſt bien plus beau encore de pouvoir aſſurer ſon gain, ſans marquer ſes cartes. Le bon Grec ſçait d'avance l'arrangement du Cartier, qui fournit le logis où il joue. Ainſi en depliant le jeu de

cartes ſur une table, & paroiſſant les mêler une à une, il met enſemble & ſépare celles dont il a beſoin. De pluſieurs petits paquets ainſi arrangés, il en forme un conſidérable, qu'il mettra deſſus ou deſſous, & auquel il ne touchera point quand il mêlera. Le coup eſt-il joué; voyez le relever ſes cartes; il s'aſſure toujours des cinq ou ſix dernieres, leſquelles il arrange, faiſant ſemblant de diviſer les couleurs. Aurez-vous l'œil ſur ſes mains, quand il reprendra ſes cartes pour donner, il les mêlera à la Pariſienne. Or voici ce que c'eſt: la main droite prend la partie ſupérieure du jeu, que tient la gauche, & porte deſſous cette partie, en remuant beaucoup le doigt du milieu &, l'annulaire ſans toutefois larder les cartes. On recommence pluſieurs fois la même manœuvre, & il paroît aux yeux de tous qu'on

a beaucoup mêlé, quoique effectivement le jeu se retrouve alors dans le même ordre où vous l'aviez pris.

Les cartes arrangées suivant les vues du Grec, il n'a souvent encore rien fait : car enfin, dans toutes les parties, il faut donner à couper. Mais c'est en ceci précisement, où il sera le moins embarrassé. Ces Messieurs ont trois clefs, qui les rendent certains à cet égard, de notre complaisance, & qui nous contraindront, bon gré malgré, à couper suivant leurs desirs. Ces trois moyens merveilleux sont le pont, le tuilage, & la mere-carte.

Avec les deux premiers doigts de la main droite on courbe le jeu entier, sur l'index de la gauche. On reléve ensuite la moitié du jeu seulement, avec les mêmes deux doigts; & faisant semblant de mêler, on passe dessous cette

moitié: il se trouve au milieu du jeu, deux parties concaves opposées, entre lesquelles l'adversaire doit nécessairement couper. Il vous remet ainsi le jeu, tel qu'il étoit précédemment arrangé; & c'est ce qu'on appelle faire le pont.

Le tuilage est différent. Tuiler une carte, c'est la rendre concave dans sa longueur, de sorte qu'elle ressemble à une tuile faite en canal. C'est ce qu'on exécute en jouant, & avec le pouce de la main droite. On place ensuite dans le jeu la carte, qu'on a rendue ainsi concave. Votr joueur coupera aussi de nécessité sur cette carte, qui produit un intervalle très-marqué.

La mere-carte est la troisieme clef, & la meilleure de toutes; C'est une carte plus large que les autres d'une demi-ligne, ou d'avantage. Le coupeur en posant

ſes doigts ſur le jeu, la trouve toujours, & l'enléve avec les cartes qui ſont deſſus. Le Grec ſçait la largeur de celles dont on uſe dans la ſociété qu'il fréquente. Il en trouve chez les Cartiers de plus larges, & en apporte un jeu dans ſa poche. Dès qu'il joue, il eſcamote l'une des cartes qu'on lui donne, & en tire de ſa poche, pour la remplacer, une large qui lui reſſemble. Au reſte pour que ſon coupeur ne puiſſe point appercevoir ſa manœuvre, par le côté du jeu, il le lui porte juſques ſous le nez; & l'on ne manque jamais de lui ſçavoir beaucoup de gré de ſa politeſſe.

Les trois moyens dont je viens de parler échoueront cependant quelquefois devant un joueur demi-ſçavant, ou que la nature aura favoriſé d'une forte doze de méfiance. Quelle eſt alors la reſ-

ſource du Grec ? Il ſe réſout, à l'abri de ſes longues manchettes, à faire habilement ſauter la coupe, c'eſt-à-dire à la remettre deſſus, ſans qu'on puiſſe s'en appercevoir. Pour cela, il met à l'ordinaire ſur la coupe la partie reſtante du jeu : il fait enſorte néanmoins que cette partie déborde. Le jeu entier étant porté dans ſa main gauche, il le couvre bien de ſa droite. Alors il ſerre en long la partie ſupérieure du jeu, avec le pouce & les deux derniers doigts de cette main droite. Il retire leſtement, avec ſa gauche, la partie inférieure, qui eſt la coupe. Il baiſſe ſa main droite, en élevant le coude : & avec les deux premiers doigts de ſa gauche, il remet enfin deſſus cette coupe, laquelle il fait paſſer dans la main droite qui s'élargit. Tous ſes ſpectateurs jureroient qu'il a voulu ſeulement

faire craquer ſes cartes. Ce ſont encore de petits tours, Monſieur, qui en ma préſence, vous ont fait ſouvent repic & capot.

Je frapai du pied à terre, entendant cet aveu, & mon courroux étoit prêt à s'exhaler, quand Dioméde continua de la ſorte : il faut avouer que l'homme, ſi grand & ſi puiſſant en certaines rencontres, eſt bien foible & bien inſuffiſant en d'autres. Le Grec même a beſoin quelquefois d'un aide, qu'on nomme ordinairement un Acolite. Si vous jouez contre le ſçavant fripon, ſon Acolite pariera pour vous peu de choſe. Il aura par ce moyen, le droit de regarder votre jeu, & il y joindra l'art de le faire connoître en entier à ſon aſſocié clairvoyant : on appelle cela *faire le ſervice*.

Le nombre trois n'eſt pas plus eſſentiel aux Francs-maçons, que

le nombre quatre l'eſt devenu aux Grecs habiles. Ils ont dans le jeu de cartes quatre As, quatre Rois, quatre Dames &c. Leurs ſignes ſont auſſi ſoumis à ce nombre. Ils dénotent ordinairement le pique, le trefle, le cœur & le carreau par un, deux, trois & quatre tems. L'Acolite veut-il faire ſigne de l'œil; le mouvement en haut eſt un & pique, le mouvement en bas eſt deux & trefle, celui à droite ſera trois & cœur, enfin celui à gauche ſignifiera quatre & carreau. Ou bien votre eſpion s'appuyant ſur ſa canne, montrera deſſus un, deux, ou trois, ou quatre doigts. Dans les parties de piquet, il peut faire encore ſes ſignes pour les quatorzes en prenant du tabac, par le nombre des tems qu'il y employe, ou par la voyelle qui ſe trouvera à la tête d'un couplet qu'il frédonne. Oter ſon mouchoir de ſa poche, le re-

mettre, touffer deux fois & cracher une, feront enfin à votre joueur des tems & des renfeignemens pour le faire vifer à une quinte. Las de perdre au piquet, je vous ai vu jouer quelquefois à la triomphe. C'eft furtout à ce jeu là, Monfieur, que le fervice de l'Acolite eft effentiel, & n'a jamais manqué fon effet. Par fon entremife fecourable vos cinq cartes font moins bien connues de vous, que de votre adverfaire. Ce dernier a pourtant le foin de ne pas perdre fes autres petits avantages. Après un coup joué, il remarque en levant les cartes celles de la même couleur qui fe trouvent enfemble, & vous couperez dans un petit pont, de façon qu'il aura toujours au moins trois atouts. Il tuile dans fon jeu de cartes les fept, & dans le vôtre les Rois; vous ne manquerez jamais de couper fur de petites car-

tes, & lui toujours sur de grosses. Je vous vis perdre un jour deux cens louis à de pareils manéges. Vous quittâtes enfin le jeu en pestant, & vous allâtes parier à une table voisine pour l'un des forts joueurs de piquet du pays... A ces mots, j'interrompis Dioméde, dont les discours étoient pour moi des coups de poignard. Je pariai, lui dis-je, & je perdis. Mais avouez, mon ami, que cette fois là, si je fus malheureux, du moins je ne fus point dupe. Vous allez en juger, me répondit-il, par tout ce que je vais vous apprendre.

CHAPITRE VIII.

DÈS qu'un Grec dans une ville, est renommé grand joueur de piquet, il y trouve rarement des du-

pes qui veuillent jouer contre lui. Qu'arrive-t-il alors ? Il attend l'apparition de quelque Grec étranger, & inconnu. Sur des soupçons fondés, il l'aborde en quelque lieu reculé. Ils conviennent là de se trouver un certain jour dans une Académie de jeu, d'y feindre qu'ils ne se sont jamais vus, & d'y jouer enfin une *partie contre*. Cela signifie que l'étranger doit parier, gagner beaucoup, & partager les profits avec son joueur. La partie se fait, & cent personnes parient avidement pour le compatriote renommé. Il joue bien, pour satisfaire les témoins, mais il devient pour son camarade adversaire le meilleur des Acolites. Il coupe dans des ponts à demi-formés. Il assemble les As en relevant ses cartes, pour sçavoir où les prendre & pouvoir les donner ; il les laisse escamoter à son joueur, qui les

met ſur ſa chaiſe, & qui ne ſe donnant que huit cartes, les y ajoute inviſiblement. Pour faire connoître ſon jeu, le Citadin arrange ſur la table ſes cartes en petits tas par couleurs, & ſur le grand principe des quatre tems. Il marque par ſes boutons ce qu'il craint en quintes, ou en ſixiemes ; & par deſſous la table même, ſes pieds jouant leur rôle ſur ceux du camarade, lui indiquent par un ou pluſieurs coups, & en baiſſant ou levant, les quatorzes qu'il appréhende. Le Grec étranger, quand il eſt en dernier ſurtout, pérore avec eſprit, & ſe mouche ſans fin, pour donner le tems à ſon joueur de prendre ſes cinq cartes, & de l'inſtruire à point nommé ; de ſorte qu'il ne peut manquer de ruiner la galerie. Le Citadin jure, perd en apparence quelques louis, & pille en effet impunément la moitié

des biens de ses chers compatriotes. Telle étoit à peu près, Monsieur, cette partie où vous fîtes vos paris malheureux.

De-là vous passâtes dans un autre appartement pour vous refaire au trente-&-quarante, & vous fûtes tout étonné que le malheur vous y suivit encore. Par les tours que je vais vous reveler, & desquels vous essuyâtes un bon nombre, jugez s'il étoit à présumer que vous y seriez plus heureux. On joue ordinairement ce jeu là avec un tas de cartes prises au hasard sur la table. L'art du Grec consiste surtout à porter sur lui des paquets de cartes, arrangés pour passer quatre ou cinq fois de suite. Il tâche de placer ces paquets sur le jeu qu'il tient, ou de les y faire placer par un Acolite aposté. Suivez toujours des yeux sa main gauche. Pour peu qu'elle s'approche du sein, le paquet

étoit ſous ſa veſte. S'il reléve ſa culote, c'eſt pour le prendre dans une petite poche à côté. S'il tire ſa chaiſe entre ſes jambes c'étoit encore là le paquet ; ou bien il l'aura pris dans ſon bas roulé. Si après un coup perdu, & tandis qu'on retire l'argent, il joint ſes mains ſur ſa tête en s'écriant qu'il eſt bien malheureux ; c'eſt la main droite chargée du paquet qui s'en décharge dans la gauche. S'il baiſſe cette main en donnant un coup de coude en dehors, c'eſt le paquet qui au moyen d'un reſſort, lui arrive de la manche. Manque-t-il un tapis ſur la table ; le Grec prétend qu'on ne ſçauroit en relever les cartes. Il les traîne mal-adroitement vers le bord avec la main gauche. Sous la table eſt la droite qui l'attend avec le paquet renverſé. Il place deſſus les cartes qu'il traîne, & en faiſant changer de main au jeu,

il le retourne lestement, de façon que le paquet se trouve dessus, & vous ruine. Si des yeux bien ouverts l'éclairent de trop près, il ne fait rien par lui-même ; mais il donne à couper à son Acolite. Celui-ci cache dans sa main & sous sa vaste manchette un paquet surmonté d'une mere-carte & de plusieurs cartes encore. Il pose le tout sur le jeu qu'on lui présente, & coupant élégamment de deux doigts, enléve la mere-carte & la partie supérieure qui couvroit justement le paquet. Après avoir passé quelques coups le Grec a-t-il besoin de secours ; il paye au loin de l'argent à son côté gauche avec sa main droite. Sa gauche se trouvant couverte de son coude droit, reçoit encore invisiblement un paquet du voisin. Dans un autre moment, un Acolite le voyant prêt à tirer, arrête & couvre aussi d'un pa-

quet la main dont il tient les cartes, en lui disant que la patrouille monte. On va voir, la patrouille n'est point là, & on continue. Le joueur cependant ne paroît pas tranquille. Il assure qu'il entend du bruit dans l'antichambre, & va sçavoir lui-même ce que c'est. Il entr'ouvre la porte, & dit qu'il s'est trompé ; mais dans le même instant, & par l'ouverture, il reçoit le paquet d'un Grec caché dans l'antichambre. Les paquets se feront enfin épuisés ; & vous mettrez sur un dernier coup douze fois plus qu'aux précédens. Vous allez voir comme le fripon s'en tirera. Il couvre d'abord votre mise pour vous engager mieux à la laisser. Il semble ensuite qu'il va tirer vos cartes ; mais non ; il réfléchit tout haut que pour un si grand coup, il paroît convenable de remêler. Ses cartes passent & lui reviennent. Il est de-

bout pour ſa commodité. Un Acolite accoudé ſur la table vis-à-vis, regarde par deſſous dans les cartes qu'il mêle, & l'avertit par un ſigne toutes les fois que la derniere eſt un dix ou une figure. Le Grec porte cette carte au-deſſus du jeu. Il remêle encore le bas juſqu'à ce qu'il ſoit averti. Autre ſigne, autre carte deſſus. Il mêle encore & ne s'arrête, que lorſque quatre ſignes lui ont procuré certainement un quarante ſur ſes cartes. Cela fait, il couronne l'ouvrage d'une mere carte & de quelques autres. L'Acolite coupe, & il vous revient quatre fois dix pour vous conſoler de vos pertes précédentes.

Je ne pus entendre tant d'horreurs ſans me trouver tout diſpoſé à battre le ſieur Dioméde, qui avoit eu la barbarie de ne point m'avertir. Ecoutez encore, me dit-il, avec affectiön. L'hiſ-

toire doit au moins intéresser son Héros. Enragé de perdre toujours en pontant au trente-&-quarante, je vous vis un jour résolu à le donner vous-même. Vous fîtes mêler, & mêlâtes avec la défiance la mieux fondée & la plus équitable. Tout étoit en regle jusques-là. Mais vous fîtes couper un Grec. Il avoit en main un paquet arrangé à la manque, surmonté de quelques cartes, séparées par un petit pont. Il vous coupa, & comme de raison, vous perdîtes tout votre argent en six minutes.

Vous partîtes excédé. Vous revintes ensuite chargé de nouveaux louis pour ponter au pharaon. Il faut vous apprendre quelques petites finesses de ce jeu, au moyen desquelles on devalise vos pareils, & dont vous fûtes encore la victime. Les banquiers en titre sont ordinairement pourvus d'un

grand fonds de mémoire. En prenant un jeu de cartes, ils en ſçavent l'ordre & la marche. Ils mêlent eux-mêmes leur jeu, ſur le prétexte qu'on pourroit le marquer ou en eſcamoter une partie, & qu'ils répondent de la taille. Il leur eſt donc très-facile de faire gagner ou perdre certaines cartes, c'eſt-à-dire de les router, ſans même qu'elles ſoient marquées. Ils les arrangent ſur la table, tandis que vous jureriez qu'ils les mêlent beaucoup. Ou bien avec deux doigts de la main droite, on prend du jeu une carte deſſus & une carte deſſous & on les jette ainſi ſur la table deux à deux. Le Grec les connoît comme s'il les voyoit. Il en forme de petits tas ſéparés qu'il reprend enſuite, mais entre leſquels il a ſoin de ne pas mêler ceux dont il a beſoin. De cette derniere façon, on route ſurtout les petites cartes en pair

& impair. Quant aux figures, elles ſont toutes deſſus dans certains jeux de cartes : en prenant pour mêler carte deſſus & deſſous, on met dix fois de ſuite, ſi l'on veut, figure & blanche. La figure vient-elle en gain deux fois; le ponte ne la ſuit pas. Perd-elle au contraire trois fois ; il la ſurcharge, la ſuit avec acharnement, & dans quelques inſtans il épuiſeroit un tréſor.

CHAPITRE IX.

Le banquier Grec enveloppe tout ſon jeu de ſa main gauche ſur le motif qu'on pourroit voir la carte de deſſous. Il appréhende auſſi qu'on n'apperçoive les figures par deſſus. Il les diſtingue lui-même des autres cartes par le ton de leur blancheur, qui en

effet eſt différent pour une bonne vue. Mais cette main gauche reſerrée le ſert merveilleuſement, quand il ſçait qu'une carte bien chargée va néceſſairement venir en gain. Il file alors la carte, & voici ce que c'eſt. Avec le pouce de la main gauche il retire un peu vers lui la premiere carte. Dans le même inſtant, le pouce de ſa droite vous tire la carte ſeconde, & vous la préſente en perte, tandis qu'elle devoit gagner. S'il a routé ſes figures, & qu'il les voye arriver en gain, il n'a qu'à prendre une fois la carte de deſſous le jeu, au lieu de celle de deſſus, & toutes ſes figures changées de côté, ne doivent plus manquer de perdre. On peut ajouter à cela que le Grec en tirant une carte, doit connoître au tact ſi c'eſt une figure. Il parvient même ſouvent à diſtinguer toutes les autres par un moyen

que les grands Grecs n'ignorent pas. On racle à plusieurs reprises le dessous de l'index, & on en enleve l'épiderme. On savone enfin cette partie, & on la rend ainsi capable de faire discerner la différence même des atomes.

Vous perdîtes encore beaucoup à de semblables manœuvres ; & je vous entendis promettre à bien d'honnêtes gens que vous ne ponteriez plus au pharaon. Cela n'est que trop vrai, répondis-je à Diomède ; je sçais que le Banquier, quand même il ne tromperoit pas, a toujours un avantage considérable sur le ponte. C'est sans doute, par cette raison, reprit-il sérieusement, que vous formâtes la résolution de vous associer le lendemain à une forte banque. Vous fîtes même les trois quarts des fonds. Or voici ce qui fut pratiqué, pour vous dégouter sans doute des sociétés de ce genre,

Le Banquier avoit son Acolite placé vis-à-vis de lui, lequel se plaignant d'une forte douleur de reins, se tenoit très-courbé pour son soulagement. Avant de donner, votre associé mêloit beaucoup, & je vis que vous en étiez enchanté. Il faisoit des tas sur une table, & les remêloit même l'un après l'autre en haussant les coudes. L'Acolite regardoit alors par dessous, & tâchoit de bien distinguer les sept ou huit cartes de l'un des tas. Dès qu'il y étoit parvenu, il en donnoit avis au banquier par un petit coup de doigt sur la tabatiere. Votre associé remarquoit bien le tas connu, & le mettoit à part. Il mêloit ensemble les autres parfaitement, & glissoit celui-là dans son jeu, bien haut ou bien bas, mêlé seulement à la Parisienne. Il vous faisoit ensuite couper vous-même. Qu'arrivoit-il de ce mané-

ge là? Dès que l'Acolite voyoit paroître la premiere carte du tas observé, il étoit sûr des six ou sept cartes suivantes. Il jouoit alors dix louis à propos, faisoit paroli, masse-en-avant, sept-&-leva; & au moyen de quelques breches pareilles, il détruisit de fond en comble en peu de tems, l'édifice de votre fortune...!

Qu'on imagine, s'il est possible, le courroux & la rage dont je fus atteint à ce discours de Diomède. Je n'y pus plus tenir. Je m'emportai contre lui, & je lui fis un crime de ne m'avoir point parlé dans l'occasion. Je l'accusai même d'avoir sans doute été l'un des complices de mes voleurs. Il s'en excusa, tantôt en grondant, & tantôt en plaisantant. Pour derniere preuve de son innocence, il me dit que sa franchise & les renseignemens qu'il venoit de me donner devoient

entiérement le justifier à mes yeux. Je me rendis malgré moi à cette excuse vraisemblable, & qui pourtant pouvoit ne rien prouver. Mais, mon ami, repris-je ensuite, que me reste-t-il à faire en cette occurrence ? Faut-il aller dénoncer à la Justice ces honnêtes gens de tous états ? Dois-je plûtôt les prendre chacun en particulier, & leur dire de me rendre mon argent ? Vous pouvez certainement, me répondit Dioméde, user de l'un & l'autre de ces moyens. Mais apprenez auparavant ce qu'il doit en arriver. Premierement vous ne pourrez faire que des plaintes vagues & sans preuves. En second lieu, vous n'avez pas payé à certaines gens la permission de rester dans ce pays. La Justice vous trouvera plaisant, & coupable d'avoir joué à des jeux défendus. Elle vous fera donc payer les frais de ses

démarches; & de sa décision. Quand vous irez en particulier prier les joueurs de vous rendre vos louis d'or, leur premiere réponse sera vraisemblablement un jurement des moins polis, leur seconde un soufflet, & leur troisieme un coup d'épée. Vous riposterez avec courage; mais votre adversaire bien garni en dessous, se moquera de vos bottes; & par une seconde bien appliquée, il vous délivrera pour jamais du chagrin de vous plaindre avec raison.

CHAPITRE X.

Je fus très-peu satisfait des réflexions de Dioméde. Mais que faut-il donc que je fasse, lui répétai-je avec impatience? Pour pouvoir regagner mon argent, jouerai-

je encore avec mes Grecs, ou avec d'autres ? N'auront-ils pas à mon service de nouveaux tours de leur invention ? La chose seroit possible, me répondit mon consolateur. Ces Messieurs ont ordinairement une imagination si féconde ! & d'ailleurs vous ignorez encore tant de choses ! aux jeux d'adresse ou de sçavoir, tels que le billard, la paume, les échecs, le trictrac, d'abord ils joueront mal & se laisseront perdre, pour vous persuader que vous en sçavez plus qu'eux, pour vous acharner au jeu, & vous dépouiller ensuite. A toute sorte de jeux de carte, ils peuvent tuiler d'un côté les grosses, & les petites de l'autre. Ils vous feront un pont d'une carte pliée en zigzag. Ils ont aussi des cartes inégales, les petites étroites & les grosses larges, ou les unes courtes & les autres longues, ou bien les unes savonées,

& les autres frotées de sandaraque. En donnant ils choisiront sans peine, vous glissant avec aisance la seconde au lieu de la premiere, ou donneront mal s'ils ont manqué un tour essentiel. S'ils n'ont point d'acolites, ils vous placeront devant des miroirs. Jouez avec eux au quinze; le tact leur indiquera la carte qu'ils auront à vous donner; ou bien ils la verront dans une tabatiere bien polie, qu'ils tiendront à côté pour leurs besoins. Ils pourront la voir aussi dans une bague d'acier à facetes qu'ils porteront au petit doigt. Celui qui donnera, guetera la derniere carte en prenant le jeu. Avec le doigt du milieu de sa main gauche il tire à part cette derniere carte, pour se la donner à propos sur un va-tout qui vous ruinera. Au quadrille ou au tri, les As noirs se trouveront toujours dessous quand ils auront

relevé les cartes ou qu'ils donneront. A la dupe, ils auront assemblé quatre cartes du même point, & vous leur couperez sur la derniere. Au brelan, ils feront plusieurs contre vous, se montreront leurs jeux ou se les feront connoître par signes, & ne tiendront votre argent que lorsqu'ils devront le gagner ; ou bien en vous donnant un bon brelan, ils n'oublieront jamais d'en prendre un supérieur. Vous jouerez enfin avec de belles Grecques, qui vous feront des mines pour distraire vos yeux, tandis qu'elles travailleront à les faire pleurer. Et vraisemblablement avec de telles personnes, vous aurez de la peine à vous refaire. Au reste, dites-moi ? Vous reste-t-il beaucoup d'argent ? Hélas ! lui répondis-je, en soupirant, j'ai peut-être encore une centaine de louis, & c'est tout ce que je possède

dans l'univers. Cent louis sont une ressource, reprit-il d'un air satisfait. J'irois à votre place les hasarder au passe-dix. Ne mettez rien sur les coups des autres ; attendez votre tour pour la main ; visitez vos dez, & tirez hardiment. La fortune vous sourira peut-être & vous attend dans un trictrac.

Je remerciai Dioméde de son dernier avis. Je le quittai, & je courus à l'Académie sentant renaître dans mon ame les charmes d'un espoir fondé. Dès que j'entrai, je me vis accueilli par une douzaine de mes brillans coquins. Je dis tout haut le dessein qui m'amenoit ; & je demandai qu'on eût soin de me fournir les meilleurs dez d'Allemagne. La fortune me fut enfin favorable. Je passai d'abord six fois de suite, & je vis rouler vers moi les torrens d'or qui s'en étoient éloignés si souvent. A cet aspect, je

ſentis mon ame s'épanouir, & mille ſoupirs de joye s'élancerent tout-à-coup de mon cœur. Telle une fleur à demi-ſéchée par le ſoleil de la veille, dès qu'elle eſt humectée par la roſée du matin, ſe ranime, s'entrouvre, & s'embellit. Son calice radieux répand enfin dans l'air qui l'entoure les parfums, que ſon ſein flétri avoit long-tems dérobés à la nature...

A ce ſtyle fleuri, à cette peinture des effets d'un bonheur long-tems déſiré, je reconnus le pauvre diable en bonne humeur. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, en l'interrompant, votre proſpérité fut-elle du moins conſtante? J'en ſuis à mon ſeptieme coup, reprit-il avec gayeté. Il étoit des plus favorables. Deux dez reſtés dans le trictrac où je jouois, me préſenterent deux ſix, mais le troiſieme pouſſé trop fortement

ſortit du jeu, & roula juſqu'à terre. On chercha ce dez funeſte, tandis que les autres deux étoient déja rentrés dans le cornet. On me le remit avec empreſſement, & je le tirai de nouveau. Je trouvai encore la fortune propice ; & paſſant pluſieurs fois, j'achevois de vuider les bourſes de la galerie, quand un homme pendable ſaute tout-à-coup ſur mes dez. Il dit qu'il faut les examiner, & m'accuſe de les avoir pipés pour parvenir à dépouiller l'honorable aſſemblée. Qu'arrive-t-il Monſieur ? On trouve en effet l'un des trois dez plein de plomb.

Soudain, on ferme les portes. Les uns diſent qu'il faut me livrer au Prévôt ; d'autres prétendent qu'il eſt plus ſéant de me jetter par les fenêtres. Pluſieurs autres mettent enſemble l'épée à la main contre moi, & l'on commence à me piller. Courroucé, honteux,

désespéré, je me recrie. Je dis que je ne suis point coupable. J'ajoute que mes dez ont été donnés par le maître du jeu, mais que sans doute au lieu de me rendre celui qui avoit roulé jusqu'à erre, on l'avoit escamoté pour me livrer un dez pipé. Je pris à témoin de mon innocence la Nature, les Cieux, & les Enfers. Mais j'avois affaire à des Juges, qui étoient tous mes parties. Il fut atrocement décidé que je rendrois tout l'argent gagné sur la déclaration & la bonne foi de mes pontes. Enfin tous ces marauts, malgré mes plaintes, mes cris, & mes exécrations, reprirent leur argent & le mien, & m'en demandérent encore.

Depuis cette catastrophe affreuse, j'ai quitté le jeu, & j'ai vêcu dans le malheur de la vente de mes bijoux & de ma garde-robe. Arrivé dans cette ville pour

y chercher quelque ressource, j'y ai rencontré Dioméde, aussi pauvre que moi. Mais il a les espérances les mieux fondées ; & c'est lui qui me force à venir vous implorer. Il prétend que nous pourrions ensemble regagner en conscience ce que les joueurs m'ont dérobé. Il dit que si nous trouvons une personne qui nous prête seulement cinquante louis, nous pourrons nous engager à lui en rendre autant tous les mois... Je ne me serois jamais attendu à voir terminer ainsi les propos du pauvre Diable. Je l'interrompis pour lui dire que je ne serois jamais la personne dont ils avoient besoin. Je le congédiai ensuite brusquement. Et cependant pour qu'il n'eût point absolument perdu ses pas & son éloquence, je lui fis présent d'un écu, qu'il alla sur le champ manger à son dîné.

CHAPITRE XI.

JE mis un espion aux trousses du pauvre Diable, pour tâcher de sçavoir quelle seroit l'issue de ses beaux desseins. Je l'avois laissé au bord du précipice où entraîne souvent le malheur, lorsque surtout on l'a mérité. Je me sentois ému de compassion pour une ame qui avoit été bonne, & je songeois à le soulager de quelques petits services qui lui seroient parvenus par une main étrangere. Mais j'appris qu'il sortoit de Wesel avec Dioméde pour se rendre aux eaux de Spa.

La passion pour les eaux minérales est en Allemagne beaucoup plus forte qu'en France même. Les hommes titrés, qui ont passé quatre mois renfermés

dans leurs tanieres, & qui sortent de dessous la neige avec l'herbe de leurs champs, ont besoin aux approches de l'Eté de voir & d'entretenir leurs semblables. Ils vont aux rendez-vous communs. Leurs femmes restent au Château pour le garder, & pour exercer envers les passans une hospitalité trop souvent intéressée. Les Demoiselles libres de pareils soins ne suivent pas leurs peres, mais elles se rendent seules à d'autres eaux, où elles ne doivent pas les rencontrer, pour tâcher d'y recruter des amans ou des maris. Dans tous ces lieux renommés, on se donne pendant quelques jours sans besoin la question extraordinaire. On se parle, on cherche à se connoître, on aime un peu, & l'on joue beaucoup. C'est-là surtout que les Grecs vont boire du Champagne, & ruiner les prophanes. Ceux qui méditent les

grands coups sont en équipage d'opérateur. Bisarrement chamarrés de clinquant, ils traînent après eux une foule de valets & de chasseurs payés à la semaine, & qui les appellent Barons deux mille fois dans la journée.

Après que j'eus fait quelque séjour à Wesel mes affaires m'amènerent à Dusseldorf. J'y reçus encore des lettres de la Baronne de Windiggreffin, qui vraisemblablement avoit placé quelqu'un à ma suite pour sçavoir en tout tems où ses épitres pourroient me rencontrer. Ses expressions étoient devenues d'une tendresse extrême. Elle desiroit beaucoup, disoit-elle, que j'eusse besoin de prendre les eaux de Kissing, pour qu'elle y pût jouir de ma présence, de mes graces, & de la vive douceur de mon entretien, qui avoit si souvent pénétré jusqu'au fond de son cœur. Le

moyen de résister à de pareilles attaques ! je répondis que je ferois ensorte de remplir des desirs qui m'honoroient, & que ma douceur vive & mes graces seroient toujours au service de Mademoiselle la Baronne.

Les circonstances semblerent favoriser mon dessein. Elles m'entraînerent bientôt à Mayence, où je trouvai tout en rumeur lors de mon arrivée. Le peuple & les Soldats François se portoient en foule sur la place publique. On alloit, me dit-on, y exécuter des criminels. Je demandai s'ils avoient été voleurs, ou assassins, & l'on me répondit que c'étoit pis encore. Le logement qu'on me donna étoit précisément sur cette place. Je voulus de mes fenêtres devenir l'un des spectateurs de la cérémonie. D'abord le spectacle n'offrit rien d'extraordinaire pour le pays ;

on pendit quatre malheureux à autant de potences. Mais entre ces arbres funestes étoit élevé certain échaffaut, que je ne voyois point occupé. Il le fut quelques momens après par un exécuteur, un moine, & un patient, à qui on alloit diviser les membres à coups de barre. J'étois un peu éloigné de l'échaffaut, & j'avois perdu ma lorgnette. J'aurois voulu, sans ces inconvéniens, analiser la figure d'un homme qu'on va traiter si tristement. Si je ne pus pas distinguer les traits du criminel, j'eus du moins la satisfaction de l'entendre. Il demanda un délai de deux minutes, pour dire au Public ces paroles.

MESSIEURS,

Vous voyez un homme moins coupable que malheureux, & qui sera roué, parce qu'il n'est point

devenu Général. Mais, un mortel doué de toutes les vertus d'un Conquérant aspire à tort à désoler l'humanité, s'il n'est point décoré d'une haute naissance, & du pouvoir qui la suit. Le grand homme, parti d'une baze élevée, vole, plane sur vos têtes, & les frappe à son gré certain d'être loué par celles qui resteront. Si le même homme étoit parti de terre, il eût d'abord écarté la foule & frappé quelques coups; mais, bientôt cette foule resserrée l'eût culbuté à son tour; l'eût roulé sous ses pieds, & l'eût écrasé. Héros dans le premier cas, il est nommé dans le second scelerat & brigand. Né de ma mere Cesar eût péri comme moi. Sorti du même sang, on eût écartelé Alexandre. Profitez de mon exemple, vous guerriers, & vous bourgeois, qui pourrez le devenir. Ne volez, & ne tuez pas pour votre compte, si vous n'êtes soutenus d'une très-

nombreuse compagnie ; & ne mettez jamais le feu à une maison, si vous n'avez pas le droit d'incendier impunément une ville.

Au ton de ce discours je crus reconnoître l'Orateur. Je dis à Tintillo, qui se trouvoit alors près de moi, d'aller demander à quelqu'un si le coupable n'étoit pas le Capitaine Tounerman. Il revint bientôt me dire que je ne m'étois point trompé. J'en suis très-fâché, reprit ensuite mon Négre ; j'avois fondé, Monsieur, de grandes espérances sur les talens de cet homme. Lors de mon retour en Afrique, je comptois le mener avec moi. Il m'eût été certainement d'un grand secours dans la conquête de mon Royaume ; &, pour le payer de ses services, je lui aurois fais volontiers un petit Etat de cent lieues.

CHAPITRE XII,

Cependant à Mayence j'établis un bureau, où quelques personnes intelligentes me débarrasserent du ſoin de travailler. Je ſongeois même à quitter ma place, ſur tous les bruits de paix qui s'éléverent, parce qu'on m'écrivoit de Paris qu'un état plus brillant & plus ſortable m'y attendoit à mon retour. J'eus alors une legére indiſpoſition, & un Médecin du pays que je fis appeller m'ordonna les eaux minérales. Tout ſembloit concourir à m'entraîner vers Kiſſing. Je formai la réſolution de m'y rendre après avoir confié mes affaires à mon premier Commis. Au reſte je prévins par lettre Urſule & la Baronne. Cette derniere eut l'art

de me faire parvenir à Wurtz-bourg une réponse, dans laquelle j'étois prié d'aller descendre à son Château. Mon amour propre fut extraordinairement flaté de plusieurs avances aussi marquées de la part d'une Demoiselle de qualité, que je connoissois assez fiere. Je revis enfin le Château de Tir-ton-hof-kertz, que deux ans n'avoient pas rajeuni. Les bréches s'étoient aggrandies par la chûte pittoresque d'une bonne partie de la tour. Comme on avoit oublié d'ailleurs de faire des réparations à la chaussée, l'eau avoit détruit l'isthme ; & l'assiete du Château s'étoit changée en Isle. J'y arrivai, dans une chaise traînée par des Haridelles de poste, ayant devant moi un Allemand qui cornoit, & derriere le Prince de Mirombo.

Je trouvai dans le Château le fils du Baron, qui n'étoit plus

Page. On le nomma vîte Comte de Tir-ton-hof-kertz. Il ne ressembloit ni à son pere, ni à sa sœur; c'étoit le bijou de la famille, ayant du bon sens, de l'esprit, le cœur bon, & des passions violentes. Le Baron étoit dangereusement malade. Sa fille qui paroissoit triste avoit quitté les couleurs vives dans ses habits & sur son visage. Je fus regalé à mon arrivée, & fêté par le jeune Comte, qui, à la pipe & au chapeau près, eût passé pour un François Provincial. Pour m'éviter le soin d'aller à la fontaine on y envoyoit tous les matins l'un des deux domestiques qui paroissoient uniquement dans le Château; & par des transports, qui sembloient exprimer les sentimens les plus tendres, on me retenoit dans l'Isle.

Je m'ennuyai comme Renaud, malgré toutes les instances de la

famille je sortis pour aller voir Ursule, que je trouvai chez le Bailli. Une chûte douloureuse, qui l'avoit rendu boiteux, le retenoit encore dans son grand fauteuil. Mais il n'en but pas moins avec moi quatre bouteilles de vin soufré. On imagine aisément que notre conversation dût bientôt rouler sur les gens du Château. J'appris à leur sujet des faits, qui, sans m'étonner, me causerent beaucoup de peine. Le Baron s'étoit entiérement dépouillé pour briller aux yeux des Officiers François. Il lui restoit à peine un peu de terre & son Château. On soupçonnoit même qu'il s'étoit défait de ces dernieres ressources par des engagemens sécrets. La Baronne avoit eu à ce prix une petite Cour, qui ensuite l'avoit entiérement abandonnée; &, depuis cette époque, elle ne s'étoit pas montrée en public,
Quelques

Quelques rasades, & une chanson d'Ursule, bannirent heureusement de mon esprit ces idées sombres. Je la quittai très-satisfait, & résolu de venir passer auprès d'elle au moins une moitié de toutes mes journées. Mais combien de beaux projets se perdent en fumée! disoit ordinairement Tintillo.

De retour au Château, j'y retrouvai le même accueil de la part du Comte & de la Baronne. Il me parut cependant qu'ils y joignoient de la contrainte. Je crus devoir en chercher la cause dans leur changement de fortune. Je leur dis dans cette idée, avec assez d'embarras, que je craignois de leur être à charge, & je les priai de permettre que je me rapprochasse de la fontaine qui étoit aux portes de Kissing. Le dénouement n'étoit pas loin; on me fit des reproches sur ma proposition, & de grosses larmes

coulerent des petits yeux de la Baronne. Nous étions ſeuls ; je la priai de m'expliquer d'où lui provenoit cet attendriſſement extraordinaire. Elle me dit nettement, qu'il étoit un effet de l'amour le plus vif. Comme vous m'aimez auſſi, Monſieur, continua-t-elle, en s'eſſuyant, j'ai fait depuis quelque tems des réflexions ſérieuſes. Enfin j'ai formé la réſolution de cimenter votre bonheur & le mien, ſous un lien durable, quoique j'euſſe dû naturellement être détournée de ce deſſein par ma naiſſance & mes quartiers. Je répondis que j'avois beaucoup de vénération pour les quartiers de la Baronne ; mais que l'état de garçon raſſembloit à mes yeux trop de charmes, pour qu'il me fût poſſible de les ſacrifier à l'honneur qu'on vouloit me faire. Sans attendre de réplique, je ſortis à ces mots de la chambre, & j'allai m'enfermer

dans la mienne, où l'on ne me laiſſa point tranquille bien long-tems.

Le jeune Comte vint me faire une ſcène à laquelle je ne m'attendois guéres. Il entre ſans fraper. Son chapeau enfoncé de côté lui cachoit une oreille & la moitié du viſage. Sa main gauche portoit ſur ſon couteau de chaſſe, & il avoit dans ſa droite un parchemin écrit. Je ſuis fort étonné, me dit-il en m'abordant, que vous ſongiez à refuſer l'honneur de mon alliance: je viens vous engager, Monſieur, à faire, à ce ſujet, de ſérieuſes réflexions. Voilà, continua-t-il en me montrant le parchemin, un bon contrat ſigné de vous qui vous contraint à épouſer Mademoiſelle de Windiggreffin. Dans quelques-unes de ſes expreſſions, elle vient de me faire entendre que l'honneur de la famille peut être compromis en cette affaire. Vous la termine-

rez ſuivant nos déſirs, ou tremblez.

Le Comte ſortit à ces mots; & je me crus tombé des nues. J'appelle Tintillo. Je lui fais part de mon embarras. Je me reſſouviens que le contrat en parchemin eſt l'un de ceux qu'on m'avoit fait ſigner comme témoin deux ans auparavant, étant yvre de bierre & de tabac. Je demande à mon Philoſophe quel parti je dois prendre. Il me répond d'abord ce que je ſçavois déja, qu'un engagement n'en étoit point un s'il avoit été, ou ſurpris, ou forcé. Mais au fait, reprit-il enſuite; la nuit approche; faites votre paquet & le mien, tandis que je vole à la poſte. Dans un quart-d'heure, au plus, j'arrive en chariot ſur les bords du marais. Je rentre à pied. Je prends vos porte-manteaux, & je vous enléve. Le projet de mon Négre me parut bon, & fut exécuté de

point en point ſans obſtacle. Je ne voulus revoir ni le Comte, ni la Baronne. Tintillo dit à l'un des domeſtiques du Château, qui nous apperçut, que nous allions loger à une maiſon voiſine, & nous partîmes pour Mayence.

CHAPITRE XIII.

ET DERNIER.

JUSQUES-là je m'étois aſſez bien tiré d'affaires; mais à peine eûmes-nous marché une heure au clair de la lune, qu'une décharge de quatre mouſquets partie d'un buiſſon voiſin, tua l'un de nos chevaux, bleſſa le poſtillon, & fit ſauter en l'air le chapeau de mon Négre. C'étoit encore peu de choſe; cinq hommes à cheval tombent ſur nous d'un bois prochain, & le Comte étoit à leur tête. Vous n'échapperez point,

me dit-il en arrivant. Amant parjure & traître, ſongez à retourner ſur vos pas, ſi vous voulez éviter la mort. Dans votre pays, & quelquefois dans le mien, je ſçais qu'on ſe bat tête à tête contre un homme qui nous a outragés; mais je penſe différemment. Vous pourriez ajouter le crime de me tuer à celui de m'avoir offenſé; & je ſerois doublement dupe. Mon deſſein eſt plus raiſonnable: je viens, comme il eſt juſte, vous punir au lieu de me battre, & vous ſacrifier à mon reſſentiment, ſi vous ne réparez votre faute.

Qu'aurois-je pû répondre à un tel raiſonnement, ſoutenu de dix armes à feu! je me réſolus à céder, malgré moi. Le poſtillon tout ſanglant remonta ſur ſon cheval. On abandonna le mort. Tintillo ramaſſa ſon chapeau. Le Comte ſe mit à côté de moi dans la jolie charrette; & nous retournâ-

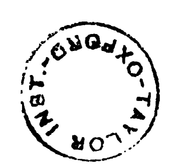
mes vers le Château. Tandis qu'on m'entraînoit vers mon épouſe future, j'oſai encore plaider ma cauſe. Vous êtes équitable, dis-je au Comte : vous ne ſçavez point ſans doute qu'on m'a fait ſigner par ſurpriſe le funeſte contrat, ſur lequel vous avez fondé vos violences. Je lui contai enſuite les moyens, dont on s'étoit ſervi pour extorquer ma ſignature. Il déclara que le procédé lui paroiſſoit horrible; mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à le croire véritable, d'autant mieux, me dit-il, que la Baronne étoit remplie d'honneur, & qu'en pareilles matieres on doit toujours s'en rapporter aux femmes. Le Comte achevoit ce mauvais raiſonnement, & nous approchions du Château, que nous apperçûmes d'aſſez loin éclairé d'un grand nombre de lumieres mouvantes.

Aucun de nous ne put deviner la cauſe de ce que nous voyions.

On fouetta beaucoup plus nos Haridelles, & nous arrivâmes au bord du marais. Une douzaine de records précédés du Bailli boiteux, s'amusoient à piller en regle au flambeau les logemens que nous venions prendre. Nons sçûmes cette belle nouvelle de la maîtresse d'un chasseur du Baron, laquelle se sauvoit, avec la bouteille, & la pipe de son Amant. Questionnée avec empressement, elle nous apprit encore bien d'autres choses. La Baronne, pleine d'honneur, étoit accouchée d'un garçon charmant. Le Baron, déja fort malade, ému de ma fuite, & pénétré de la plus vive douleur aux premiers cris de son petit-fils, avoit rendu l'ame sur son grabat. Enfin des créanciers munis de billets & de contrats de vente, informés sur le champ de ces tristes événemens, étoient venus verbaliser, & travailloient à dépouiller de tout le Comte &

l'honorable Demoiſelle en couches.

A de telles nouvelles, il n'eſt pas aiſé d'imaginer juſqu'à quel point le Comte fut ſtupéfait. Un courroux violent ſuccéda bientôt à ſa conſternation. Je ſuis réſolu, me dit-il, de tomber ſur cette troupe de marauts, & de les aſſommer. Mais durant une telle expédition, j'eſpére que vous voudrez bien ne pas nous échaper. Je me ſentis comme électriſé de ſa colere. Ayant d'ailleurs entrevu dans ce qu'on venoit de nous dire un dénouement moins malheureux pour moi, je lui promis, non-ſeulement de reſter, mais encore de lui aider à ſe délivrer de tant d'importuns. D'abord quelques coups de bâton diſtribués à propos nous firent jour dans le Château. Nous trouvâmes dans l'intérieur beaucoup plus de réſiſtance. Les Sbirres avoient tous des meubles en main:



pour répondre à notre attaque, ils nous les jettoient à la tête, ou les mettoient en pieces pour nous en charger en détail. De notre côté, nous quittâmes les bâtons, & nous nous armâmes de barres de fer, & de broches. Tintillo nous seconda merveilleusement. Il lança sur l'ennemi des bancs & des poutres, que dans la châleur du combat il prenoit pour des javelines; & il atteignit enfin la bonne jambe du Bailli, qui de ce coup funeste cessa d'être boiteux. Malgré cet avantage mémorable, la victoire indécise sembloit prête à se déclarer contre nous, quand plusieurs créanciers, voyant dans les meubles brisés le tort qu'on faisoit à leurs créances, travaillerent par intérêt à suspendre les coups, se mirent entre les deux partis, & entraînerent hors du Château le Bailli dolent & sa suite.

Le Comte enchanté de voir le

Château délivré de ses assaillans, & de devoir en partie son salut à mon secours, vint m'embrasser avec transport. Montons, me dit-il ensuite; je vais vous présenter à Mademoiselle la Baronne. Songeons plutôt, Monsieur, lui repartis-je sérieusement, à convenir ensemble de nos faits: parce que nous avons assommé des records, & cassé la jambe droite d'un Bailli; vous auriez tort d'imaginer qu'il ne vous reste plus rien à craindre. Je pense au contraire qu'on va faire de nouvelles recrues, pour venir vous piller, & peut-être nous prendre. Le Baron a vendu vos terres & le Château; il est donc convenable de se hâter d'en sortir. De plus; j'ai beaucoup de respect pour l'honneur de Mademoiselle de Windiggreffin; mais vous sçavez, Monsieur, que depuis deux ans entiers je me suis trouvé à cent lieues de ses charmes: or, pour

Dieu ! dites-moi je vous prie, quel arbre vous avez jamais vu capable de pousser des rejettons aussi loin. Ne nous flattons, ni les uns ni les autres : quelqu'un de ces militaires aimables qui vous ont ruinés aura fait à votre sœur cette mauvaise plaisanterie ; & très-certainement elle ne sera point à ma charge.

Après avoir réfléchi quelques momens sur ce que je venois de lui dire, le Comte sentit malgré lui la force de mes raisons. Il m'embrassa de nouveau, me déclara que j'étois quitte à ses yeux de tous mes engagemens, & me pria de le conseiller sur ce qu'il nous restoit à faire. Je crus devoir alors lui parler franchement. Vous n'avez plus, lui dis-je, pour toute ressource en ce pays que l'attente d'être nourri dans une vilaine prison. Mademoiselle de Windiggreffin, n'y sera point enfermée, parce qu'elle n'a battu

personne ; mais, parce que votre pere a tout mangé on pourra bien la prier de coucher à la belle étoile. Arrachez - vous, croyez-moi, l'un & l'autre, cette nuit même, à ces petits désagremens. Le Baron sera certainement enterré, parce que son séjour dans sa chambre déplaira nécessairement au créancier qui viendra l'habiter. Je ne serai point l'époux de votre sœur. Mais, je pense qu'elle a de grands talens pour gouverner une maison. Elle a pris d'ailleurs de très-bonnes leçons de vos cuisiniers ruineux. Tout cela considéré, je peux l'ammener avec moi à Paris, où je dois me rendre incessamment. En attendant que les circonstances & son mérite l'élévent peut-être à un rang supérieur, je l'établis dès ce jour gouvernante de mon logis, & de ma cuisine. Il est juste que le petit rejetton François nous suive. Il sera placé par mes soins

très-avantageusement dans l'asyle commun de ses semblables. Et vous enfin, Monsieur, vous nous suivrez aussi. Je n'ai point en France de Château fortifié à vous offrir: mais j'espére de vous procurer auprès de nos Dames une bonne place de Maître des Langues.

Le Comte, après avoir froncé le sourcil, mit enfin l'une de ses mains dans les miennes. J'accepte, me dit-il, une partie de vos offres. Ma sœur dans le moment mérite en effet le sort que vous lui destinez. Elle sera même trop heureuse de quitter à ce prix une patrie ingrate, & qui la met à la rue. Elle vous accompagnera donc à Paris, avec ce petit Etre anonyme, indigne de nous trois. Quant à moi, Monsieur, je ne suivrai point vos avis, & l'usage; je n'irai point enseigner ce que j'ignore. De plus, ma pauvreté ne me fera pas oublier tout ce que

je dois à ma souche. Je vais à Berlin demander une Sous-Lieutenance. Vous recevrez de mes nouvelles, par la gazette de *Lipstat*; & vous me reverrez à Paris dès que je serai devenu Général. A ces mots le jeune homme monte à la chambre commune, où le mort gissoit à côté du nouveau né. Il fait connoître à la Baronne nos conventions, les lui fait approuver, la contraint à se lever, la mene dans mon chariot, nous fait partir du côté du Rhin, & sur un cheval éclopé qui lui restoit prend son vol vers la Prusse.

En pareille occurrence, une Françoise de qualité eut expiré dès la premiere poste. Mademoiselle de Windiggreffin au contraire, bercée par les cahots, & regalée de choux aigris, jouit en peu de jours d'une santé brillante. A notre arrivée à Mayence j'y trouvai quelques lettres de ma famille; elle me sollicitoit de me

rendre inceſſamment à Paris pour occuper le poſte que je poſſéde. Fidelle à ſes avis je volai auſſitôt vers cette Capitale, où Tintillo me conſeille, & la Baronne me nourrit. Aimée de quelques richards roturiers qui offrent de l'épouſer, elle dédaigne leurs propoſitions, & veut attendre que le Feld-Maréchal de Tir-ton-hofkertz vienne en France allier dignement ſes quartiers. Mon Philoſophe, de ſon côté, avant de m'habiller le matin, travaille quelques heures au projet de la conquête de ſes Etats, à celui d'une Religion digne de ſon temple, & à la compoſition d'un Code pour Mitombo, qui doit faire à jamais le bonheur de l'Afrique, & du Monde.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

II

Tab III B. 84

